

"Naissance, mort, résurrection"

Wénin, André

Abstract

Une enquête rapide sur cette thématique biblique dans les deux Testaments.

Document type : *Contribution à ouvrage collectif (Book Chapter)*

Référence bibliographique

Wénin, André. *Naissance, mort, résurrection*. In: J.-Cl. Eslin & C. Cornu, *La Bible. 2000 ans de lectures*, DDB : Paris 2003, p. 442-451

Naissance, mort, résurrection

« Amen, amen, je te le dis :
si quelqu'un n'est pas engendré d'eau et de souffle,
il ne peut entrer dans le règne de Dieu. (...)
Ne t'étonne pas que je te dise : il vous faut naître à nouveau. »
(Jn 3,5.7)

Indispensable renaissance

Si l'on en croit ce que Jésus dit à Nicodème dans le quatrième évangile, l'essentiel pour un chrétien ne serait pas la naissance, mais bien plutôt le nouvel engendrement, la naissance d'en haut, selon le jeu de mots du texte grec. Une naissance « d'eau et de souffle ». Comme la première, puisque naître, c'est quitter les eaux et trouver son souffle. Mais nouvelle, aussi, dans la mesure où cette naissance est « d'en haut » et où le Souffle dont Jésus parle est celui même de Dieu. Ce Souffle qui, au commencement, s'est fait parole de lumière pour que le monde voie le jour – « Que lumière soit ! » (Gn 1,3) –, avant d'être tiré progressivement du chaos des eaux (Gn 1,6-10).

L'évangéliste Jean prolonge le contraste entre les deux naissances en opposant la chair au souffle, à l'esprit. La première naissance procède de la chair, la nouvelle de l'Esprit (Jn 3,6). Or, de son côté, Paul recourt à la même opposition au début de l'épître aux Romains pour évoquer le passage du Jésus terrestre, « issu selon la chair de la lignée de David », au Christ ressuscité, « établi selon l'Esprit saint, Fils de Dieu par sa résurrection d'entre les morts » (Rm 1,3). Comme Jean, il associe ainsi la nouvelle naissance – celle du Christ, en l'occurrence – au souffle saint de Dieu. Dans le corps de sa lettre, l'apôtre reprendra cette opposition à plusieurs reprises pour inviter les chrétiens à vivre non selon la chair, mais selon l'Esprit. Car la « chair », l'homme enfermé dans l'autosuffisance, ne peut qu'aller à sa perte, tandis qu'il vivra s'il obéit à l'Esprit qui, en lui, atteste qu'il est enfant de Dieu (Rm 8,1-17 ; voir déjà Ga 5,13-25).

Précédemment dans la même lettre, Paul a préparé cette opposition entre ces deux manières de vivre en parlant du baptême qui est, à ses yeux, une véritable nouvelle naissance dans le Christ (Rm 6,3-11) :

³ Ignorez-vous que nous tous, baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous avons été plongés [= baptisés] ? ⁴ Par le baptême en sa mort, nous avons donc été ensevelis avec lui afin que, comme Christ a été éveillé [= ressuscité*] des morts par la gloire du Père, nous marchions nous aussi dans une vie nouvelle. ⁵ Car si nous avons été totalement unis, assimilés à sa mort, nous le serons aussi à son relèvement [= résurrection]. ⁶ Comprendons bien ceci : notre vieil homme a été crucifié avec lui pour que soit détruit ce corps de péché et qu'ainsi nous ne soyons plus esclaves du péché. ⁷ Car celui qui est mort est libre du péché. ⁸ Mais si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. ⁹ Nous le savons en effet, réveillé [= ressuscité] des morts, Christ ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui. ¹⁰ Car il est mort, et

* Faute de mot adéquat en grec, les auteurs du N.T. recourent, pour parler de la « résurrection » à des verbes qui font image : *egeirô* « éveiller, faire lever », *anistêmi* « se lever », ou « faire se lever, mettre debout », *hypsôô* « élever, exalter ».

c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ; il vit, et c'est pour Dieu qu'il vit. ¹¹ De même vous aussi : considérez que vous êtes morts au péché et vivants pour Dieu en Christ Jésus.

Ainsi, le baptême, c'est mourir à un esclavage, pour une nouvelle naissance à la liberté, à la vie pour Dieu. Sa dynamique épouse donc celle de la résurrection de Jésus, et elle trace pour le croyant un chemin vers une vie libre du péché et de la mort. Cette mort consiste à ne jamais naître à soi-même, à sa liberté authentique, à des relations justes avec Dieu et autrui, et c'est précisément le péché qui la cause, en enfermant l'homme dans sa convoitise et dans sa peur, comme le raconte le vieux récit de l'Éden.

C'est en ce sens que Paul (ou un de ses disciples) invitera les chrétiens à se dépouiller du vieil homme qui, en eux, va à sa perte en suivant la logique de la convoitise et du mensonge, pour revêtir l'homme nouveau, celui que désire le cœur de Dieu (Ep 4,20-24) :

²² Il vous faut, loin de votre manière de vivre antérieure, vous dépouiller du vieil homme qui se corrompt sous l'effet des convoitises de mensonge, ²³ être renouvelés dans l'esprit de votre intelligence ²⁴ et revêtir l'homme nouveau, celui qui est créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité.

Naître à travers la mort

Cette thématique essentielle du Nouveau Testament plonge ses racines dans les Écritures juives, plus exactement dans le paradigme de la sortie d'Israël d'Égypte. Le livre de l'Exode, en effet, en racontant la naissance d'un peuple, donne par avance chair et sang à ce qui, sans lui, risquerait de rester un discours théologique ou anthropologique désincarné. Ce récit, du reste, sert de matrice à bien d'autres textes qui, dans les deux Testaments, évoquent sur des modes divers – lois, récits, oracles, poèmes, prières, développements théologiques – la nouvelle naissance, avec son difficile mais nécessaire passage par la mort.

On connaît l'histoire. Les fils d'Israël sont en Égypte depuis que Jacob y est descendu avec les siens pour rejoindre Joseph (Gn 46). Par peur et par convoitise, un nouveau Pharaon les réduit en esclavage, les opprime et fait mettre à mort les garçons à peine nés. Ainsi, d'emblée, la naissance des fils d'Israël est dangereusement compromise (Ex 1). Ayant échappé miraculeusement à la mort, Moïse, qui a grandi à la cour, découvre la condition des siens et tente de se rebeller ; mais, recherché, il doit s'enfuir (Ex 2). C'est alors que Dieu, touché par la plainte des Israélites, envoie Moïse les libérer (Ex 3–4). Au début, ils acceptent volontiers le projet de Dieu. Mais Pharaon ne l'entend pas de cette oreille, et, pour décourager leurs velléités de liberté, il renforce l'esclavage. Le but est rapidement atteint : les fils d'Israël rejettent eux-mêmes le projet dont Moïse leur a fait part, et ils refusent de l'écouter lorsque Dieu l'envoie à nouveau vers eux (Ex 5–6).

À ce point, puisque la résistance essentielle vient de Pharaon, c'est lui que Dieu va dès lors tenter de décider. À de nombreuses reprises, il l'invite à être le libérateur des fils d'Israël en les laissant aller pour qu'ils servent leur Seigneur. Mais le roi s'entête dans son refus bien que lui et son peuple fassent les frais des prodiges que, pour le faire plier, Dieu envoie par Moïse. À l'occasion, Dieu fait également signe aux fils d'Israël, les mettant à part de sorte qu'ils ne soient pas frappés comme les Égyptiens (Ex 7–11). Il prépare ainsi le retour de Moïse auprès d'eux. Avant le dernier prodige, en effet, Moïse revient vers eux et les invite à entrer dans le chemin de libération que Dieu leur propose. Leur accord, ils le donnent en adoptant des rites qui signifient leur disponibilité au projet de Dieu. En sacrifiant un agneau et en « donnant » son sang, ils se disent prêts à renoncer au futur qu'ils envisageaient, pour

recevoir de Dieu une vie autre – en commençant par celle des fils voués à la mort. En mangeant le repas de la Pâque, ils manifestent, sandales aux pieds et bâton à la main, leur consentement à quitter leur passé d’esclavage pour marcher enfin vers la liberté offerte et le service de Dieu (Ex 12–13).

Mais ce consentement ne tarde pas à être mis à l’épreuve. Rejoints par l’armée de Pharaon qui les accule dos à la mer, coincés entre la mort et la mort, les fils d’Israël sont pris de panique et crient vers Dieu (Ex 14,9-10). S’adressant à Moïse, ils regrettent leur passé d’esclavage. S’ils étaient privés de liberté, au moins vivaient-ils en sécurité, certains du lendemain, sûrs de l’endroit où ils seraient enterrés. Et ils se voient à présent condamnés à périr au désert (Ex 14,11-12) ! Les voilà donc rejoignant le désir du Pharaon qui, de son côté, s’est lancé à leur poursuite croyant pouvoir les récupérer. Ainsi, maître et esclave souhaitent l’un comme l’autre en revenir à la situation d’hier. Le passé – la mort, l’esclavage – semble être leur seul horizon.

Mais Moïse ne se laisse pas démonter par ces résistances tout humaines (Ex 14,13-14). Confiant dans les promesses de libération reçues de Dieu, il invite les fils d’Israël à cesser de regarder en arrière pour se tourner vers un autre horizon. Car si, du côté de l’Égypte, l’esclavage et la mort les attendent, du côté du Seigneur, c’est le salut : la liberté offerte, la vie donnée – avec la disparition de ceux qui les asservissaient et les privaient d’eux-mêmes. Aussi faut-il cesser d’avoir peur et oser la confiance en pénétrant dans les eaux de la mer sur la parole de Moïse, oser braver la mort possible dans la foi en ce Moïse qui affirme que la mer – la mort – n’est pas le terme du chemin et que les forces du mal n’auront pas le dernier mot (Ex 14,15-22). Or ; qu’est-ce que s’engager dans la mer, sinon croire qu’au cœur de la mort, Dieu est capable de tracer un chemin de vie pour arracher à la mort sa proie ? N’est-ce pas là déjà le cœur de la foi en la résurrection ? Eh bien, c’est animés d’une telle foi que les fils d’Israël vont naître à travers les eaux grâce au souffle divin repoussant la mer pour que traversent ceux qui sont en passe de devenir son peuple.

Pour Israël, en effet, le salut est une nouvelle naissance. Après avoir grandi et s’être fortifié grâce à la fécondité de l’Égypte (Ex 1,5-7), il a éprouvé combien cette terre nourricière pouvait constituer pour lui un lieu fermé, une terre d’esclavage et de mort, dont il lui fallait sortir pour vivre. Aussi, en la quittant, il sort de l’espace protégé mais fermé où il a grandi, pour s’avancer dans un lieu ouvert où il lui faut tenter l’aventure de la liberté : le désert. À ce passage d’un lieu à l’autre, les fils d’Israël ont résisté plusieurs fois, on l’a vu : la sécurité de l’Égypte n’était-elle pas plus rassurante que le risque de l’aventure ? Mais le désir de vie entretenu par Moïse a été le plus fort, et « au petit matin » (Ex 14,27), Israël « voit le jour », lorsqu’il coupe de façon décisive ses liens avec l’Égypte qui apparaît dès lors comme morte à ses yeux (Ex 14,30).

Comme toute naissance, ce chemin vers la vie se fraie pour Israël à travers les eaux : dans le récit de l’Exode, en effet, la traversée que le peuple effectue emprunte un couloir étroit et humide – « les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche » (Ex 14,22 et 29) –, un défilé où le peuple passe la peur au ventre, mais dans une confiance qui traverse la peur. Ainsi, l’imagerie du récit épouse de façon on ne peut plus réaliste le scénario de la naissance d’un enfant. Au demeurant, le Dieu qui préside à ce prodige avec son souffle dominant les eaux et sa parole créatrice, a lui-même présenté Israël comme son fils premier-né (4,22). Et, comme lors de toute naissance heureuse, ici aussi l’angoisse fait place au bonheur, et le cri apeuré se transforme en éclats de joie (Ex 14,10 et 15,10).

Résurrection, création nouvelle

On l'a souvent noté : le récit du passage de la Mer, où il est question de la naissance d'Israël, a plus d'un trait de parenté avec le récit de la création au début de la Genèse : parole de Dieu maîtrisant les éléments du monde, présence du souffle créateur maître des eaux, terre asséchée émergeant des eaux pour y ouvrir un espace de vie, passage de la nuit au jour nouveau. Tous ces points communs soulignent que la naissance d'Israël est à lire comme une nouvelle création, une nouvelle victoire sur le chaos et la ténèbre. L'auteur de la sagesse de Salomon le souligne déjà lorsqu'il fait écho au passage de la Mer en s'adressant à Dieu (Sg 19,6-8) :

⁶ Car la création tout entière [...] était modelée à nouveau [ou : d'en haut],
obéissant à tes ordres, afin que tes enfants soient gardés sains et saufs.

⁷ Apparut la nuée recouvrant le camp,
la terre sèche émergeant là où était l'eau ;
de la mer Rouge surgit une route sans obstacle,
et des flots violents une plaine verdoyante

⁸ par où tout un peuple passa,
ceux qui étaient protégés par ta main
et qui contemplaient de merveilleux prodiges.

Cette nouvelle création se produit à l'initiative de Dieu. Mais celui-ci attend de Moïse et d'Israël qu'ils entendent sa parole et s'y conforment avec confiance, à l'instar des éléments du monde obéissant à la parole créatrice à l'aube des temps. Telle est la condition pour que la vie l'emporte sur la mort.

Reste que la présence d'un Dieu qui fait naître et renaître est capitale pour que la vie ne succombe pas aux forces du mal. Reprenant l'imagerie de l'Exode, le psalmiste le rappelle en évoquant le salut d'Israël (Ps 124) :

¹ Sans le Seigneur qui était pour nous
– que le dise Israël ! –

² sans le Seigneur qui était pour nous
quand contre nous des hommes se levèrent,

³ alors, ils nous avalaient tout vifs
dans l'ardeur de leur colère contre nous ;

⁴ alors les eaux nous submergeaient
un torrent passait sur notre vie ;

⁵ alors passaient sur notre vie
les eaux bouillonnantes.

⁶ Béni est le Seigneur
qui n'a pas fait de nous une proie pour leurs dents !

⁷ Notre vie, comme un oiseau, a échappé au filet des chasseurs :
le filet s'est rompu et nous, nous avons échappé.

⁸ Notre secours est dans le nom du Seigneur
qui fait ciel et terre.

Contre Israël, des hommes se lèvent ; comme Pharaon, ils lui donnent la chasse, et leur violence est si inhumaine qu'ils font figure de bêtes prêtes à dévorer leur proie. De l'autre côté, les eaux furieuses menacent la vie d'engloutissement, elles aussi. Mais le Seigneur intervient : il rend la vie à ceux que la mort prenait en tenaille ; la proie est arrachée aux dents du fauve, l'oiseau s'envole et échappe au piège. Qui donc est Dieu pour venir ainsi à bout de

dangers multiples, hommes en chasse, bêtes sauvages et chaos des eaux ? Qui est-il pour imposer sa loi aux mondes humain, animal et cosmique, sinon le créateur, qui tient en sa main « ciel et terre » parce que « il les fait » ?

Sages et poètes du premier Testament illustrent donc à leur façon ce qui est au cœur de la foi biblique : Israël n'est pas, sinon à travers la mort où Dieu le rejoint – où parfois même il le convoque – pour lui donner de renaître à sa singularité de peuple élu, de peuple sauvé et invité à l'alliance. C'est déjà vrai d'Abraham, lorsqu'il commence à naître à lui-même en quittant son père sur ordre divin (Gn 12,1-4) ; c'est vrai d'Isaac que son père donne à lui-même lorsque, à la parole de l'ange, il tranche le lien qui le retenait à lui (Gn 22,1-19) ; c'est vrai encore de Jacob, lorsqu'au terme d'un âpre combat nocturne, son adversaire mystérieux lui donne d'entrer dans sa vérité de lutteur blessé (Gn 32,25-32). Si cette confrontation avec la mort – décisive parce que vitale – se répète ainsi pour chacun des pères, n'est-ce pas qu'elle est inscrite dans la vocation même du peuple élu ?

Du reste, l'histoire biblique suggère que lorsque ce processus n'a pas lieu, lorsqu'en se soumettant aux idoles, Israël se soustrait à la mort nécessaire pour trouver sa place dans l'alliance avec son Dieu, la mort le rattrape. Comme s'il fallait avertir le lecteur de cette histoire que, vouloir échapper à cette mort où la vie prend naissance, c'est le meilleur moyen de se plonger dans une mort bien pire, celle qui consiste à s'empêcher de naître. L'exil de Juda – largement commenté par les prophètes – en est la meilleure illustration biblique. Mais même cette mort-là, Dieu peut en faire, dans sa fidélité sans faille, le creuset d'une vie pour d'autres.

C'est ainsi que, vers la fin de l'exil, un disciple d'Isaïe appelle Dieu à déployer à nouveau sa force créatrice pour poser à nouveau en faveur de son peuple les gestes créateurs qui le feront renaître et le rendront à son histoire (Is 51,9-11) :

- ⁹ Lève-toi, lève-toi, vêts-toi de force, bras du Seigneur
 lève-toi comme aux jours de jadis, des générations d'antan :
 n'est-ce pas toi qui as taillé en pièces Rahav, transpercé le Dragon ?
¹⁰ N'est-ce pas toi qui as fendu la mer, les eaux du grand abysse,
 qui as fait du fond de la mer un chemin pour que passent les rachetés ?
¹¹ Ils reviendront, les libérés du Seigneur, ils viendront à Sion dans la joie...

Admirons le tour de force du prophète poète : en quelques vers, il enchaîne trois moments de naissance : la création au commencement, lorsque Dieu fend les abysses des eaux (dont Rahav et le Dragon sont les personnifications monstrueuses) pour organiser les espaces qu'habiteront les vivants ; la création d'un chemin dans les eaux de la mer pour donner naissance à Israël affranchi de l'esclavage ; et le retour prochain à Jérusalem de ceux que Dieu va libérer de l'exil babylonien. En mettant en série ces trois moments, le poète souligne leur profonde continuité : c'est bien un même processus qui est à l'œuvre, pour une nouvelle naissance.

Le chemin de Jésus et du chrétien

Le nouveau Testament est tissé de relectures du premier. Pour comprendre Jésus et son œuvre, en effet, les premiers chrétiens ont scruté leurs Écritures qui étaient celles d'Israël. À partir d'elles, ils ont découvert à la fois la radicale continuité et la rupture profonde entre la première alliance et la nouvelle, scellée en Jésus Christ. C'est donc naturellement qu'ils sont allés puiser dans les textes des Écritures d'Israël des mots, des images, des récits typiques à même d'exprimer leur foi en la résurrection de Jésus et ce qu'elle représente pour ceux qui adhèrent à sa parole.

Ainsi, dans une séquence narrative (que l'on retrouve en Matthieu et en Marc – fait quasi unique en dehors des récits de la passion), l'auteur du quatrième évangile anticipe et donc éclaire à l'avance la Pâque de Jésus (cf. Jn 6,4). Après avoir donné le pain à profusion – prolepse de l'Eucharistie – (Jn 6,5-13), Jésus, que l'on veut faire roi, se retrouve seul sur la montagne (Jn 6,15) comme il le sera sur la hauteur du Golgotha, roi dérisoire et souverain (Jn 19,17-22). Suit une scène où Jean exploite abondamment la symbolique de l'Exode, pour évoquer la mort et la résurrection de Jésus, mais aussi le trajet des disciples au cours de ces événements (Jn 6,16-21).

¹⁶ Comme le soir venait, ses disciples descendirent sur la mer. ¹⁷ Et montant en barque, ils allèrent de l'autre côté de la mer, vers Capharnaüm. Et les ténèbres étaient déjà là et Jésus n'était pas encore venu près d'eux. ¹⁸ Et, un grand vent soufflant, la mer se réveillait. ¹⁹ Ayant donc ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils voient Jésus marchant sur la mer et se faisant proche de la barque, et ils craignirent. ²⁰ Mais il leur dit : « C'est moi [= Je suis]. Cessez de craindre ! » ²¹ Ils voulaient donc le prendre dans la barque ; et aussitôt la barque fut à terre, là où ils se rendaient.

Dans ces lignes, bien des éléments viennent du récit de la naissance d'Israël au chapitre 14 de l'Exode. Le cadre de la scène est similaire puisqu'on y retrouve les ténèbres, la mer menaçante, le grand vent et la terre sèche. Pour rejoindre la terre, il s'agit de traverser la mer – symbole dans la Bible du monde de la mort. Seul Jésus la traverse à pied sec alors qu'elle se dresse, agitée par le vent. Il montre ainsi qu'il maîtrise les puissances du chaos à l'instar du Dieu créateur dont il porte le Nom révélé à Moïse, « Je suis » (voir Ex 3,14). Aussi, par-delà la mort vaincue, tel un nouveau Moïse, il se fait proche des disciples apeurés les invitant à ne pas craindre (voir Ex 14,13). Puis il leur fait atteindre, « de l'autre côté de la mer », la terre du salut.

Ainsi, c'est bien Jésus qui traverse la mer et se montre plus fort que la mort ; mais sa victoire concerne aussi les disciples. Elle leur donne de faire l'expérience d'une présence qui invite à la confiance lorsque la nuit est dense et que la mort fait rage ; et, lorsqu'ils se fient en la parole dite au point de vouloir prendre Jésus avec eux, la traversée s'accomplit pour eux aussi. Tant il est vrai que, à en croire le nouveau Testament, la résurrection ne touche pas seulement Jésus relevé des morts, mais tout autant ses disciples arrachés à leur peur, tirés de leur aveuglement et de leur désespérance (voir p. ex. Lc 24,1-53).

C'est bien dans cette ligne d'interprétation que Paul se situe lorsque, dans un raccourci saisissant, il évoque le cœur de l'expérience chrétienne et les sacrements qui y introduisent à partir du récit de l'Exode (1 Co 10,1-4) :

¹ Frères, je ne veux pas que vous l'ignoriez : nos pères étaient tous sous la nuée, et tous ils passèrent à travers la mer, ² et tous ils furent baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer ; ³ et tous mangèrent la même nourriture spirituelle, ⁴ et tous burent le même breuvage spirituel ; car ils buvaient à un même rocher spirituel qui les suivait : ce rocher, c'était le Christ.

Se livrant à une audacieuse relecture, l'apôtre projette sur l'histoire d'Israël des réalités de la nouvelle économie : le baptême et l'eucharistie. Un peu plus loin, il précisera que ces événements relatés par les Écritures sont « des figures de ce que nous sommes » (1 Co 10,6). Il reconnaît ainsi la valeur métaphorique des récits de l'Exode, toujours aptes à évoquer l'expérience baptismale de renaissance en Christ. Qu'est-ce que le baptême, en effet, sinon une « traversée de la mer », une libération de la mort sous la conduite de Dieu – « la nuée » dont parle le texte étant signe de la présence du Dieu berger qui montre le chemin, rassure et

protège (voir Ex 13,21 ; 14,19-20) ? Quant à la nourriture et au breuvage « spirituels », ils font écho à la manne et à l'eau du désert : déjà signes, dans le Judaïsme, de la parole de Dieu et de la sagesse de la Loi accompagnant Israël sur sa route, ils sont, pour Paul, des figures du Christ lui-même, parole et sagesse de Dieu, mais aussi loi du croyant (1 Co 9,21), véritable nourriture « viatique » accompagnant sur son chemin celui qui est né de Dieu.

Et comme s'il importait de confirmer qu'il s'agit bien là d'une création nouvelle, Paul enchaîne sans transition avec une mise en garde contre la convoitise et l'idolâtrie, péché qui fait mourir Israël dès le désert (1 Co 10,6-7), mais aussi péché qui plonge dans la mort le couple des origines qui mange le fruit après avoir accordé sa foi au serpent (voir Gn 3,1-6). C'est que, pour Paul, même accomplie en Christ, la nouvelle naissance n'offre aucune garantie de vie à qui ne se garde pas de ce par quoi l'homme se donne la mort.

André Wénin
Université catholique de Louvain

Adresse :
Faculté de théologie,
Grand-Place 45 / L3.01.01
B- 1348 Louvain-la-Neuve